

La pureté poétique : Eluard

« Tout jeune j'ai ouvert les bras à la pureté... je ne pouvais plus tomber ». Est-il fréquent qu'à 31 ans un homme, jetant les yeux sur son adolescence, puisse ou ose proférer une telle affirmation ? Eluard est une exception. Il n'a pas accédé à la poésie par l'angoisse ou la révolte, il ne s'est pas heurté à l'opacité des choses, aux confins ténébreux de l'existence, au mystère de la vie : il est né *ébloui* ; « En vérité, dira-t-il, la lumière m'éblouit », une lumière sans ombre, omniprésente, diffuse, mais si vive qu'elle fait « s'évaporer les soleils ». Son œuvre en est toute baignée. Sans doute l'ombre, le froid, la nuit ne sont-ils pas absents de son univers ; mais c'est toujours pour les chasser, pour les exclure, les nier, pour proclamer la victoire finale de la clarté et saluer quelque aube nouvelle, peut-être définitive. Un tel optimisme, si persévérant et presque obstiné, est évidemment le fait d'un idéaliste : Eluard croit aux valeurs, au bonheur, à l'avenir ; pour lui « tout paradis n'est pas perdu ». Mais avec de l'idéalisme on fait plus aisément des militants, voire des fanatiques ou des jobards, que des poètes. La pureté d'Eluard n'est ni spirituelle ni morale - elle s'accommode fort bien de l'amoralisme. Ce n'est pas une vertu, c'est une disposition naturelle, une qualité particulière du regard : regard innocent, regard ingénu qui s'émerveille comme celui de l'enfant et dévisage les choses dans leur fraîcheur. La pureté d'Eluard est avant tout *transparence* et c'est très précisément ce qui a fait de lui un poète. La réalité prosaïque est en effet une réalité souillée, souillée par l'habitude, par la mentalité utilitaire et l'esprit d'analyse. L'aptitude à considérer les êtres en faisant abstraction du profit qu'on en peut tirer ou des structures de leur fonctionnement est devenue très rare parmi nous car nous cherchons bien plutôt à maîtriser le monde, à le trans-

former et à nous en servir, qu'à entrer directement en contact avec lui. La pureté du poète est faite de participation immédiate : elle consiste à percevoir dans la profondeur des essences des analogies révélatrices. Perception toute spontanée, primitive et « enfantine » dont nous éloigne l'éducation qu'on impose à nos esprits et l'exemple de la vie collective. Lorsqu'en 1919 Eluard disait : « Essayons, c'est difficile, de rester absolument purs », il ajoutait aussitôt : « Nous nous apercevrons alors de tout ce qui nous lie ». Ce qui nous éloigne, ce qui nous sépare les uns des autres c'est avant tout la pensée et le langage abstraits, ces réseaux de concepts qui nous permettent de généraliser, de classer, de répartir en catégories, mais nous empêchent de rencontrer le concret, de contempler les êtres et d'établir avec eux, entre eux des liens personnels. Toute la poésie d'Eluard est contenue dans ces vers de 1940 :

*Pour ce que tu veux rapprocher
Allume l'aube dans sa source
Tes mains lieuses
Peuvent unir lumière et cendre
Mer et montagne plaine et branches
Mâle et femelle neige et fièvre*

*Et le nuage le plus vague
La parole la plus banale
L'objet perdu
Force-les à battre des ailes
Rends-les semblables à ton cœur
Fais-leur servir la vie entière.*

Pour que les mains du poète se fassent « lieuses » il faut « allumer l'aube en sa source », se situer à l'instant de l'éveil, quand les choses sont encore intègres, en leur état natif, non classées, non usées, non asservies. Tous les êtres s'unissent alors et « battent des ailes » dans la vision ingénue - émerveillée - du poète, tous sont « semblables à son cœur », aussi purs : c'est l'harmonie orphique.

1. LE TEMPÉRAMENT

Il y a deux types d'hommes : il y a ceux qui vivent dans le souvenir du passé et ceux qui n'existent que pour l'instant présent. Ces derniers, que les psychologues appellent primaires, sont des gens heureux parce qu'ils rencontrent des plénitudes successives. Ils ignorent les nostalgies et les remords. Quand le malheur les frappe c'est un effondrement mais qui dure peu : l'oubli vient, et le bonheur, tel le phénix, renaît de ses cendres. Eluard est aussi primaire qu'un enfant et de ce point de vue ne sera jamais adulte.

Il a le don de savourer totalement, sans regrets, sans déception chaque grain de réalité que la vie lui apporte. « Aujourd'hui, lumière unique » : chaque heure est unique et par conséquent inépuisable, littéralement infinie. Tout est perpétuellement neuf pour qui ne se souvient pas : « Viens oublier pour que tout recommence ». L'oubli est la condition et presque le secret du bonheur. Les surréalistes avaient institué la discontinuité en méthode d'existence. Ils se confiaient au « hasard objectif » pour en accueillir à chaque instant les sollicitations ou les offrandes. Eluard n'a pas eu besoin de ces techniques : il était naturellement doué pour être heureux ; ébloui par l'instant, il vivait en marge de la durée sans en ressentir la fatale usure, resté jeune jusqu'au dernier jour. La maladie qui l'a relégué à 18 ans dans un sanatorium ne lui a pas, semble-t-il - comme ce fut le cas chez Camus par exemple ou chez Michaux - révélé la cruauté de la vie et la proximité de la mort. Après d'atroces mais brèves convulsions il a guéri de l'abandon de Gala puis de la mort subite de Nusch. Il n'a jamais paru mettre en doute la validité du stalinisme dont la façade optimiste et la bonne conscience convenaient à son caractère. Dès 1929 apparaît le ton péremptoire qui s'étalera plus tard dans la *Leçon de Morale* et dans les *Poèmes politiques* ou dans *Le Phénix* par lequel le poète affirme comme réalités objectives et buts atteints ce qui n'est encore que matière de rêve :

*Les espoirs les désespoirs sont effacés
Les règles abolies les tourments tous les tourments
Se coiffent de mépris
Les astres sont dans l'eau la beauté n'a plus d'ombres
Tous les jeux se font feu et des regards égaux
Partagent la merveille d'être en dehors du temps.*

C'est l'âge d'or! Il est à la portée de tous : il suffit d'une disposition intérieure, d'une très légère modification du regard, d'une certaine façon de voir les choses : être là tel un enfant dans le matin clair et « boire à la lumière ». Il faut relire de près le texte intitulé *Le plus jeune* (paru en 1926 dans *Capitale de la Douleur*) :

*Au plafond de la libellule
Un enfant fou s'est pendu,
Fixement regarde l'herbe,
Confiant lève les yeux :
Le brouillard léger se lèche comme un chat
Qui se dépouille de ses rêves.
L'enfant sait que le monde commence à peine :
Tout est transparent,
C'est la lune qui est au centre de la terre,
C'est la verdure qui couvre le ciel
Et c'est dans les yeux de l'enfant,
Dans ses yeux sombres et profonds
Comme les nuits blanches
Que luit la lumière.*

Ainsi le regard innocent pénètre aux profondeurs d'un monde sans opacité, où tout est possible, où tout se rencontre et se répond et répond aux instances du rêve, où les nuits sont blanches et les brouillards transparents.

Nous sommes ici au cœur de l'insurrection et de la « grâce » surréalistes : insurrection puisqu'il s'agit d'une rupture et d'une libération qui s'opposent à toutes les structures rationnelles, mais grâce aussi puisqu'il s'agit d'une disponibilité, d'une désappropriation, d'une souplesse qui ressemblent aux conduites des plus hautes mystiques :

*Etre un enfant être une plume à sa naissance
Etre la source invariable et transparente
Toujours être au cœur blanc une goutte de sang
Une goutte de feu toujours renouvelée.*

Ces vers datent de 1946 et l'auteur est alors âgé de plus de 50 ans, mais c'est le vœu d'une vie entière : désirs de fraîcheur, de blancheur qui se confondent avec un égal désir de présence ardente, de ferveur attentive, de réceptivité totale, tout ce qu'évoquent ici la goutte de sang et la goutte de feu. Ces deux dispositions sont complémentaires et s'opposent à l'hébétude du recommencement mécanique, à l'indifférence, à l'opacité, à la roideur des approches conceptuelles et verbales. Parce qu'il fut un « surprimaire », Eluard a réussi à conjoindre bonheur et poésie, joie de l'instant et célébration de l'instant. Sa vie s'est fixée en un perpétuel printemps des sens et de l'esprit : « Ma saison, dira-t-il, est éternelle ».

2. LA POÉTIQUE

La poétique d'Eluard n'a rien de « littéraire ». Peu lui importent les sons, les rythmes, les figures, les effets de style : les rhétoriques s'effacent quand il écrit car son style est la simplicité même : énumérations, effets litaniques, accumulations d'images - ou simple plaisir de parler : les mots viennent d'eux-mêmes, les images s'entassent joyeusement. Nulle recherche, mais un constant bonheur : « la simplicité même d'écrire... » Oui, c'est la vie immédiate qui parle, la vie concrète, celle de tous les jours. Nul besoin de discours : un langage volontaire, apprêté, serait une gêne ; c'est plutôt au babil de l'enfant, aux chansons qui affleurent dans les moments de jubilation qu'il faudrait songer. « Je parle, dit Eluard, je parle pour ne rien dire... mais j'aime justement ! » Et l'amour vrai ne s'embarrasse pas de grandes phrases pour chanter son bonheur. Eluard fut-il précieux ? Parfois sans doute ses jeux d'images sont un peu subtils mais jamais recherchés. Préciosité spontanée, qu'on découvre après coup - et qui

enchante parfois dans certains mots d'enfants. Préciosité naturelle qui se moque bien de l'éclat des formules et de la finesse des suggestions. Avec Eluard la poésie française entre dans une ère nouvelle : elle est enfin totalement pure c'est-à-dire réduite à elle-même, réduite à l'essentiel, à ce qu'il y a en elle d'indestructible. Car tout le reste a été détruit. Plus d'incantation pour l'oreille, plus de fête pour l'esprit, plus de sortilèges pour l'imagination. Le poète n'est plus un « enchanteur », il n'est plus un « artiste » (ni en mots, ni en sentiments, ni en idées) : son rôle consiste simplement à montrer, à *donner à voir*. Rien de plus simple et de plus naturel que ce geste par lequel il dévoile les choses en révélant toutes leurs significations concrètes. Il lui suffit pour cela de nommer, d'appeler, de faire surgir un environnement neuf. Chez Eluard le feu, l'eau, le givre, le sang, la fumée, etc... retrouvent leurs valeurs sémantiques originelles, cette auréole de connotations estompée par l'habitude et le verbalisme. Nul besoin pour cela de décrire : il suffit de relier les choses par les fils oubliés des symboles - et l'étoile redevient ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'image même de la transcendance, de la pureté d'au-delà, le nid redevient celle de l'innocence, de la plénitude tiède et protégée. Et quand Eluard ose écrire « *une étoile au nid* », il cumule en une métaphore fulgurante la double postulation de l'âme, celle de la transcendance et celle de l'immanence : c'est l'expression concrète de la plénitude. Ainsi les choses retrouvent leur essence, c'est-à-dire ce qu'elles sont *pour nous* ; elles recommencent à nous parler comme elles parlent aux enfants, aux gens simples, aux peuples primitifs. Et c'est par elles que le poète s'exprime, rien qu'en les nommant. Peut-on même dire qu'il s'exprime ? Rien de personnel, d'individuel chez lui. Le *je* qu'il utilise est tellement innocent qu'il en est universel. Pas de confidences, pas de complications ni de complaisances,

*Je dis ce que je suis
Ce que je vois
Ce qui est vrai.*

Nul mystère, nul labyrinthe, nulles coulisses. Toute biographie est dépassée : qu'important Gala, Nusch ou Dominique : c'est toujours la même voix, éternelle, celle de l'amour. Non pas une histoire d'amour, une aventure, mais des instants d'amour, dépouillés, absolus, sans passé ni futur ; instants qu'on ne peut pas raconter, qu'on ne songe pas à raconter. Eluard n'a nul besoin de la connivence du lecteur ; mais il lui faut la participation du monde entier, le langage des fleurs et des choses muettes :

*Je suis bien sûr qu'à tout moment...
Le bonheur jaillit de mon cri.*

Le mot cri est d'ailleurs excessif, tout comme le serait celui de chant. Eluard - sauf d'évidentes exceptions - n'a nul besoin de

hausser le ton. Sa « chanson complète » est faite de constatations, d'évidences à la fois banales et merveilleuses

*La table à voir la chaise pour s'asseoir
Et l'air à respirer
Se reposer
Idée inévitable
Chanson complète.*

La rue, la maison, le lit, la table... il a voulu *tout dire* - jusqu'à manquer de mots - parce que tout est merveilleux pour qui sait voir :

Merveilles vous dansez sur les sources du ciel...

Il suffit d'un regard pur : « S'il l'on voulait il n'y aurait que des merveilles ». Et c'est la haute fonction du poète de nettoyer ainsi le monde, de le révéler dans sa limpidité :

*Au premier mot limpide la route épaisse disparaît...
D'une seule caresse je te fais briller de tout ton éclat...
Tout effacer qu'il n'y ait rien ni vitre ni buée...*

« Quelle totalisation de regards clairs, clairvoyants, éclairants il y a dans les poèmes d'Éluard » écrivait naguère Bachelard. Et c'est bien ce qui frappe le lecteur, même le plus inattentif : l'importance de l'œil « limpide et clair », des lumières et transparences qu'évoquent les regards et les échanges de regards :

*Voir clair dans l'œil droit des hiboux
Voir clair dans les gouttes de houx...*

Voir clair, c'est-à-dire percer le voile de l'abstrait, découvrir que les choses sont *de même nature* que nos désirs et nos craintes, qu'elles leur font écho, que le monde est accordé à nos esprits qu'il nous parle secrètement tout comme nous lui parlons et que tout se tient, tout se répond, tout consonne dans la lumière. Il suffit vraiment au poète d'ouvrir les yeux pour que l'harmonie se dévoile. Une lumière qui infuse et pénètre le multiple, donnant l'impression d'un absolu.

Éluard refait spontanément l'expérience qu'ont décrite et célébrée un grand nombre de mystiques. Il suffit d'évoquer, par exemple, la sagesse parfaite du bouddhisme Zen en Chine et au Japon dont la perfection consistait à revenir tout simplement aux pratiques de la vie la plus banale mais dans un état d'extase permanent : « Quel bonheur, murmure un moine chinois du VIII^e siècle, je ramasse du bois, je fais mon feu ». Les poètes marchent sur les traces des anciens sages parce qu'ils renoncent à l'approche conquérante du savant et du marchand, attirés qu'ils sont par le souvenir obscur d'une communion perdue.

*Il y a des mots qui font vivre
Et ce sont les mots innocents.*

Non pas les mots utiles qui éloignent de nous les choses, mais ceux qui les rendent réelles c'est-à-dire participables - qui nous aident à vivre en faisant revivre autour de nous et en nous l'univers.

La poésie authentique n'a rien à voir avec cette impureté : la « littérature ». Elle est fondamentalement pure et c'est ce qui lui donne sa puissance de pénétration. Ce n'est pas, avant tout, une affaire de mots mais de qualité du regard, c'est-à-dire du « cœur ». L'absence de préméditation, la spontanéité, la simplicité provoquent l'étonnement, la joie et la communion. Alors le poète prend la parole avec les mots de tous les jours et sur ses lèvres les mots de tous les jours redeviennent, selon l'expression de René Char, des « outils nuptiaux ».

3. L'AMOUR

Eluard n'est jamais si pur que quand il parle d'amour. Son amoralisme y concourt, sa puissance d'oubli, son art d'exalter l'instant. Les roublardises de l'érotisme, les complaisances de la sensualité supposent toujours quelque détachement. Eluard est bien trop entier dans son bonheur d'aimer pour diviser la chair de l'esprit et se plaire à suivre leurs jeux. L'amour chez lui est tout charnel mais aussi totalement innocent. Nul angélisme, nulle perversion non plus. Un absolu de confiance, de sécurité heureuse et d'épanouissement physique : « Notre union est aussi pure que les verres de la table avant le repas ».

Peut-être Eluard est-il (avec Breton et Aragon) le premier poète qui ait osé parler de l'amour heureux, de la réussite parfaite d'une union sans faille. Sa primarité lui évite d'être sensible à l'usure du temps et sa joie d'aimer demeure toujours jaillissante : « Nous naissons l'un à l'autre ensemble à chaque aurore ». Amour éternellement printanier, qui réussit à vivre hors du temps dans une extase et une totalité permanentes :

*Je fête l'essentiel, je fête ta présence
Rien n'est passé, la vie a des feuilles nouvelles
Les plus jeunes ruisseaux sortent de l'herbe fraîche
Toi première et dernière tu n'as pas vieilli
Et pour illuminer mon âme et ma vie
Tu conserves ton cœur de belle femme nue.*

Hélas, deux ans après ce naïf cantique à celle que le temps ne flétrit pas, Nusch mourait, laissant Eluard désarmé. Mais qu'importe la suite puisque le merveilleux présent existe, qu'il

nous est offert et que nous ne saurions en épuiser la grâce! Eluard s'y installe, choisit de s'installer dans cette perfection précaire mais close, à la fois finie et infinie - où la lumière et la transparence sont si vives qu'elles effacent la finitude :

*Nos yeux se renvoient la lumière
Et la lumière le silence
A ne plus se reconnaître*

Je suis dans ton présent comme y est la lumière. . .

*Sans songer à d'autres soleils
Que celui qui brille entre tes bras. . .
Je vis entre des murs
Je vis hors des murs. . .
. . . Ma foi en toi est si bien entourée
De terre et d'eau, si bien couverte
De soleil frais et de nuit claire. . .*

Bref, l'espace intérieur du couple est à la fois protégé, clos et plein de lumière, séparé du temps mais en communion avec tout ce qu'il y a de plus pur dans l'univers. Chez Eluard l'amour est perpétuellement « au sommet d'une aurore intime ». Il est même si total, si absolu qu'il perd ses caractères personnels, et c'est le même chant de joie, ce sont les mêmes mots qu'il s'agisse de Gala, de Nusch ou de Dominique. Il s'agit toujours de célébrer la féminité c'est-à-dire, pour Eluard, la transparence. Jusque dans la chaleur de l'étreinte la femme reste pour lui le symbole vivant de l'intact, de l'innocence, de la clarté sans ombre :

*Tu es pure tu es encore plus pure que moi-même. . .
Tu es l'eau détournée de ses abîmes. . .*

Une eau sans mystère, sans nuit intérieure, sans danger, une limpidité immobile. En vérité c'est la candeur qui l'attire plus encore que la femme elle-même, c'est-à-dire une incarnation adorable de l'innocence poétique : « Je rêve toujours d'une vierge. . . l'innocence de ses yeux me confond. . . ».

On pressent quel rôle doit jouer une telle femme dans la communication poétique : elle est la médiatrice idéale, la « médieuse » ; sa présence seule purifie le monde et lui rend sa transparence :

*Par toi je vais de la lumière à la lumière
De la chaleur à la chaleur
C'est par toi que je parle et tu restes au centre
De tout comme un soleil consentant au bonheur. . .*

*Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs. . .*

A travers ce regard aimé le poète lit le monde et le trouve intelligible ; les choses se recomposent et s'unissent, formant un

discours qu'il n'a plus qu'à écouter : c'est le secret de l'ingénuité et de l'amour, leur magique puissance. Mais que ce regard s'aveugle et le monde aussitôt redevient opaque, les êtres se séparent et s'éloignent, les harmonies se défont et les images se figent. Au contraire, pour peu qu'une femme apparaisse - si ce n'est Nusch ce sera Dominique - et voici que tout reprend vie et sens, que l'univers s'humanise, redevient habitable comme une maison, comme un foyer :

*Nous deux nous tenant par la main
Nous nous croyons partout chez nous.*

L'amour ne s'ajoute pas au bonheur de vivre : il rend ce bonheur possible parce qu'à travers lui nous nous relions à tous les êtres : « C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde ». Sans toi le monde se décolore, n'est plus que prose c'est-à-dire mensonge et fausseté, le désespoir est proche et la conscience poétique se recroqueville ; avec toi tout s'éclaire :

*Le couloir sans réveil l'impasse la fatigue
Se sont mis à briller d'un feu battant des mains
L'éternité s'est dépliée...*

Pour célébrer ce mystère Eluard épuise un vocabulaire de lumière et de limpidité. La femme est clarté et chaleur, c'est une présence solaire :

*Et toi le sang des astres coule en toi, leur lumière te sou-
[tient...
Le creux de ton corps cueille des avalanches
Car tu bois au soleil...
Toutes les femmes qui m'émeuvent
Parées de sel d'eau de soleil...*

Les femmes se « cosmosent » aux dimensions de l'univers : qu'elles soient montagne neigeuse, étoile, chair de lumière, elles rayonnent. Elles sont sans ombre et pour ainsi dire transparentes :

*Je lirai bientôt dans tes veines
Ton sang te transperce et t'éclaire.*

Et voici, par brassées, les images aériennes et virginales :

*Des rafales de cris de neige
Des lacs de nudité...*

*Feuilles de jour et mousse de rosée
Roseaux du vent sourires parfumés
Ailes couvrant le monde de lumière
Parfums éclos d'une couvée d'aurores...*

*La mer voisine règne avec le printemps
Sur les étés de tes formes fragiles
Et voici qu'on y brûle des fagots d'hermine...*

*Grisante abeille rire en course
Ecorce d'aube aile étourdie
Nichée de feuilles débauchées...*

Le poète ramasse tout ce que le monde peut lui offrir de plus pur, de plus innocent car, par-delà l'aimée, c'est la médiatrice qu'il adore :

*Elle est sur le rivage et dans tous les bras
Toujours,*

la femme aux mains « tremblantes de clarté », aux mains « comme des fontaines », aux yeux pareils à des « clairières ». Et par-delà cette radieuse féminité c'est évidemment la poésie elle-même qui est visée, l'union orphique avec le cosmos, la dilatation de l'Esprit dans un univers respirable, transfiguré par l'amour.

4. LA FRATERNITÉ

Dans la thèse qu'il a consacrée à Eluard, Heinrich Eglin prétend qu'il était atteint du « complexe de Candaule », c'est-à-dire qu'il lui fallait à tout prix montrer et partager son bonheur : il ne pouvait jouir des êtres qu'en révélant aux autres leur beauté ; le regard d'autrui lui servait à faire reluire son propre émerveillement. Oui, Eluard a besoin des hommes et c'est pour cela qu'il écrit. Il ne se lasse pas d'offrir à contempler afin que ses lecteurs admirent avec lui. Poésie fraternelle et communautaire qui prend à témoin, s'offre et invite, poésie populaire en somme, dont les thèmes sont la simplicité même. On sait quelle influence eurent sur Eluard l'Unanimité, découvert avec la lecture, à Davos, de Charles Vildrac, ainsi que la poésie nationale et collective d'un Whitman. Son lyrisme ne s'enfermera jamais dans le secret, l'intimité : « Toutes les tours d'ivoire seront abolies » proclame le surréalisme, reprenant la fracassante formule de Lautréamont : « La poésie doit être faite par tous, non par un seul ». Telle était bien la conception d'Eluard ; elle le préparait à entrer dans le communisme. Car son communisme n'a rien de dogmatique. C'est un grand élan qui coïncide parfaitement avec son idéal et sa pratique de la poésie. Le communisme c'est pour lui la sincérité, la pureté et la transparence dans les rapports humains, l'exacte transposition de ce qu'il éprouve dans ses rapports avec les choses ; une ère nouvelle où les hommes communiqueront, participeront les uns aux autres : alors cette lumière sans ombre qu'il a découverte

dans l'amour englobera toute l'humanité. Chez lui cet espoir est une évidence poétique. Il y a d'un côté la souillure, la crasse, l'opacité de l'injustice, de l'exploitation et de la haine qui en résulte ; et de l'autre il y a la lumière. D'un côté

*Un temps impur
Où certains faisaient leurs délices d'oublier leurs frères*

et de l'autre un monde où les hommes s'aiment et s'entr'aident, étant rendus à leur vraie nature. Car

*Les hommes sont faits pour s'entendre
Pour se comprendre, pour s'aimer.*

La pureté native d'Eluard est allée ainsi en direction de la simplicité jusqu'aux limites (parfois franchies) de la platitude et de la naïveté. C'est en 1936, au moment où il écrit *Guernica*, quand, sous le coup de l'événement, sa conscience s'ouvre à la pitié, à l'indignation, à la révolte que la poésie d'Eluard s'élève à un lyrisme social. Les traces de préciosité s'atténuent ou plutôt la préciosité se met curieusement au service des sentiments les plus simples, les plus universels :

*Les femmes, les enfants ont le même trésor
De feuilles vertes de printemps et de lait pur
Et de durée.
Dans leurs yeux purs
Les femmes, les enfants ont le même trésor.
Dans les yeux
Les hommes le défendent comme ils peuvent.*

Le bombardement de Guernica, qui a inspiré à Picasso des images si frénétiques d'horreur, suscite chez Eluard ces vers pleins de douce humanité, parsemés d'images de printemps, de blancheur et de pureté. Réaction caractéristique ! Ce qui l'indigne c'est que des hommes puissent mitrailler le bonheur et prendre plaisir à « bâtir des ruines ». Car fondamentalement ce qui est naturel, ce qui existe spontanément c'est le bonheur. Et pour le détruire il faut tricher avec la vie. C'est l'œuvre de

*Ceux qui simulent maintiennent l'ordre de plomb
Ceux dont les doigts servent à compter, à censurer, à li-
[goter.*

Aussi n'y a-t-il nulle coupure entre la vision poétique et l'action militante. Le poète en s'engageant n'a pas cessé d'être poète ; peut-être même s'est-il efforcé encore vers plus de pureté. Les servitudes, les sacrifices et les risques que lui imposèrent la clandestinité puis son rôle dans le Parti l'ont obligé à sortir des sécurités closes du couple. Il a assumé ces contraintes avec une sorte d'ascétisme joyeux, persuadé que son art y gagnait en pureté et

donc en poésie, comme le montre cette autocritique qui date de 1946 :

*Vois-tu je ne suis pas tout à fait innocent
Et malgré moi malgré colères et refus
Je représente un monde accablant, corrompu.
L'eau de mes jours n'a pas toujours été changée.
Je n'ai pas toujours pu me soustraire à la vase.*

Un recueil entier, *La Leçon de Morale*, est fondé sur cette anti-thèse de l'innocence et de la souillure, de la lumière et de la nuit, sur un manichéisme propre aux puritains idéalistes. Peut-être même, en vue de réaliser *pratiquement* la poésie c'est-à-dire de la vivre et de la faire vivre aux autres selon le vœu des surréalistes, Eluard a-t-il parfois trop méprisé l'écriture proprement dite. Pour la poésie *pratique* l'art n'est jamais qu'un moyen et risque de devenir une gêne s'il se prend pour fin : la vraie poésie ne consiste pas à *écrire* un poème mais à se libérer des contraintes de l'existence prosaïque afin d'atteindre le bonheur de la vie authentique qui est amour, fraternité et communion avec tous les êtres. La poésie doit être vécue et pratiquée par tous : le poète n'est qu'un guide ; son rôle - essentiel - n'est-il pas, par-delà le militantisme politique, d'ouvrir les portes du bonheur ?

*... Je m'étonne de parler pour vous ravir
Quand je voudrais vous libérer pour vous confondre
Aussi bien avec l'algue et le jonc de l'aurore
Qu'avec nos frères qui construisent la lumière.*

En vérité une telle poésie déborde toutes les poétiques : elle devient une mission, une leçon de morale, une initiation à l'existence vraie, la découverte, à la fois facile et miraculeuse, de la plénitude.

5. LA DIMENSION ABSENTE

Ce qui manque le plus à Eluard c'est la profondeur. Cette dimension, qui est celle même de l'existence humaine, s'allie difficilement avec l'ingénuité et l'innocence. Ou plutôt l'innocence peut être profonde mais à condition d'avoir été difficilement conquise. Eluard, lui, s'installe d'emblée dans l'innocence. Elle l'éblouit au point de l'aveugler : il ne voit plus le mal, le mystère, l'ombre, c'est-à-dire l'envers de la lumière, ou s'il les voit, l'espace d'un instant, c'est pour les refuser, les rejeter et, farouchement, les nier :

*Tout est limpide et transparent.
La beauté n'a plus d'ombre...
... Tout a la couleur de l'aurore...*

N'y a-t-il pas dans ces affirmations une volonté de se leurrer ? Un parti-pris d'optimisme, voire une tentation de fadeur ? Eluard a peur, fondamentalement peur de voir les choses comme elles sont et son œuvre, si pure soit-elle, remplit pour lui un rôle de paravent : elle le protège du réel. C'est une immense entreprise de détournement du regard : ne pas voir trop loin en arrière ou en avant, ne pas voir les abîmes, s'accrocher à toutes les prises pour échapper au vertige :

*Broyer la mort idiote, abolir les mystères,
Construire la raison de naître et vivre heureux.*

Philosophie bien courte : il suffit de ne pas trop penser ; broyer la mort et abolir les mystères ne peut être que le fait d'un étourdi ou d'un esprit léger. Eluard n'est pas l'homme des lointains : pour lui tout est là, à portée de la main. Bonheur pour âmes simples ou thérapeutique pour consciences inquiètes, merveilleux sécurisant que l'on absorbe sans mauvaise conscience puisqu'il s'environne de noblesse et de grâce poétique :

*Exister sans destin
Entre givre et rosée. . .*

Mais qui peut, étant homme, exister sans destin ?

Il y a bien des sortes de puretés. Celle qu'on admire chez un Alain Fournier par exemple, pleine de fièvres, de tressaillements inconnus, de secrets indicibles, de tendresses inassouvies ; n'est-elle pas plus humaine, plus vraie, plus « habitable » que cette pureté sans horizon dans laquelle nous plonge Eluard ? *Exister sans destin* ! Quelle régression et quelle défaite ! Quel refus fondamental de ce qui fait la grandeur de l'homme ! Qui consentirait au bonheur - fût-il poétique - s'il fallait le payer d'un tel prix ?

A vrai dire Eluard est un « diverti » : on ne s'enferme pas impunément dans l'instant successif, on ne fait pas impunément de l'oubli une méthode de vie :

Viens oublier pour que tout recommence. . .

Ambiguïté d'une telle formule ! Séduisante, mais meurtrière : ne se condamne-t-on pas à vivre dans le multiple, à la surface de tout, en se gardant de pénétrer au-delà des apparences, dans la tragique réalité qui les sous-tend ?

Certes Eluard n'a pas totalement échappé au tragique. Les textes qu'il écrit après la mort de Nusch sont atroces, tellement atroces qu'il n'a pas osé les publier. On sent un homme hagard, frappé sans défense par un destin qu'il s'était refusé à regarder

Je ne dors pas, je suis tombé, j'ai trébuché sur son ab-
[sence

*Je suis sans feu, sans force, près de toi.
Je suis le dessous de la bête. Je m'accroche
A notre chute, à notre ruine.
Je suis au-dessous de tes restes,
J'aspire à ton néant, je voudrais voir mon front
Comme un caillou loin dans la terre...*

Litanies du désespoir absolu, contrepartie fatale du bonheur facile. Dans les brèves syncopes de sa jubilation Eluard devient alors brusquement le poète de la nuit, du vide, de la solitude, de l'absence, de la dérégulation. Ces chutes montrent à quel point son parti pris d'optimisme était précaire et vulnérable. Il est facile - toujours - « facile » d'écrire : « Le souterrain est devenu sommet », mais cela n'empêche pas le souterrain d'exister et l'« homme souterrain », la voix des ténèbres, de se faire entendre. Eluard exclut le mal et la laideur ; il a, dit-il, « la beauté facile » ; sa douleur, quand il ne souffre pas trop, n'est jamais « qu'un peu de soleil dans l'eau froide » ; elle s'y dissout dans la limpidité universelle ; il a toutes les « raisons de vivre heureux » et il les offre en partage aux hommes ses frères. Son œuvre est saine, disons même salubre et tonique, elle aide à vivre mieux...

Et pourtant !

Si le bonheur poétique se fonde sur l'oubli, sur le refus du souvenir et de ses nostalgies, sur la volonté d'ignorer le mystère et les angoisses de l'existence, il faut le rejeter comme mensonge. Ainsi l'innocence et l'ingénuité débouchent sur une ambiguïté, qui est celle même de la pureté. L'homme est un être trouble et sa conscience le condamne à la duplicité. Quiconque se veut pur se condamne tôt ou tard à jouer un rôle et à s'enfermer dans ce rôle. Eluard, pour avoir trop voulu « rester absolument pur », s'est finalement - quoiqu'il en ait - éloigné de la commune et douce humaine et impure humanité. Il ne joue jamais que sur la chanterelle : comme s'il manquait à son art, peut-être à son cœur, les vibrations les plus authentiques, les profondes et sourdes vibrations de l'angoisse humaine.